

Filmer l'autre

Marie-Claude Loiselle

Les cinémas nationaux face à la mondialisation

Numéro 121, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5078ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2005). Compte rendu de [Filmer l'autre]. *24 images*, (121), 9–9.

Filmer l'autre

par Marie-Claude Loiselle

Le documentaire, nous dit-on, a le vent dans les voiles. De savoir si les œuvres qui trouvent place sur nos écrans sont meilleures qu'elles ne l'étaient est une autre histoire, mais nous en voyons assurément davantage qu'il y a quelques années. Malgré cela, où, ailleurs que lors d'un événement comme les Rencontres du documentaire de Montréal, peut-on prendre la mesure de ce qui éveille l'intérêt des cinéastes de toutes origines? Regard posé sur le monde et sur les gens, ce «cinéma du réel» devrait être ce qui ouvre l'œil du spectateur sur des réalités secrètes, méconnues et contribue à estomper l'écart qui le sépare de l'étranger : celui que l'on croise au coin de la rue aussi bien que celui qui habite une ville ou un hameau à des milliers de kilomètres d'ici. Mais qu'en est-il vraiment de ce rapport à l'altérité dans cette vaste contrée appelée par défaut «documentaire», composée des approches les plus contrastées?

Malgré une sélection rigoureuse dans le tableau qu'il dresse, on sent la difficulté, pour un événement nord-américain comme les Rencontres, de s'extraire totalement de cette tendance dominante en documentaire où il s'agit de *traiter d'un sujet*, choc de préférence; tendance entretenue d'abord par les télévisions, mais aussi largement par les Anglo-Saxons qui imposent un cinéma de conscientisation, pragmatique, assenant des vérités bien davantage qu'il ne cherche ou s'interroge. Dans ce genre d'approche, le risque est grand que celui que l'on filme devienne moins important que la démonstration qu'il permet de faire, et qu'il demeure de ce fait cantonné dans son étrangeté radicale. Or, quand cet étranger fait face à la misère, à l'exploitation, à la maladie, à un violent conflit armé, cela peut aussi devenir rassurant de savoir qu'il n'a rien de commun avec soi.

D'autres documentaires, parmi les meilleurs il va sans dire, cherchent au contraire à mettre en relief notre humanité commune, non pas en gommant les différences qui existent bel et bien entre filmeur et filmés, mais en tentant d'établir des ponts à partir de ces différences. C'est le cas par exemple de Denis

Gheerbrant qui, dans *Après (un voyage au Rwanda)*, retourne dans ce pays dix ans après le génocide pour voir ce que la vie y est devenue et essayer de comprendre comment une folie collective de cette ampleur a pu


advenir. Le cinéaste adopte une position à la fois réservée et attentive, pleine d'une grande déférence à l'égard des gens qu'il a rencontrés et de leur culture dont il cherche les clés. Ainsi il fait des Tutsis qu'il côtoie autre chose que des victimes. Certes, ils sont des victimes, qui ont perdu souvent presque tous leurs proches, mais ils ont aussi une vie aujourd'hui, un passé, une histoire antérieure à l'enfer qu'ils ont traversé. Par des images de jeunes femmes exécutant des danses aux gestes gracieux et répétitifs, captées ici et là tout au long du voyage, Gheerbrant laisse s'exprimer une part de mystère qu'il ne cherche pas à estomper. Il révèle ainsi que ces gestes peuvent servir d'exutoire, tout en nous disant : «voici ce que je ne comprends pas».

Dans cette attitude d'extrême réceptivité, Gheerbrant «s'invente» aussi une façon de filmer, de s'adapter à ce qu'il découvre, qui ne se soucie d'aucune règle. Il arrive ainsi qu'à certains moments le cadre devienne étrange. On se trouve alors déstabilisé, ne sachant plus très bien ce qu'il regarde, pour comprendre soudain quel détail, quel geste a retenu son attention, le vol d'oiseaux de proie dans le ciel. Cela est tout le contraire d'une imprécision. Il se laisse simplement interpellé par autre chose que l'action qu'il filmait, qui devient alors secondaire, pour laisser place à un «détail» qui enrichit le sens d'une séquence et nous parle mieux que tout discours du rapport du cinéaste à cette altérité à laquelle il s'ouvre et qu'il découvre par tâtonnements.

On retrouve un respect et une humilité semblables dans le très beau *Que sera?*¹ de Dieter Fahrner, qui a travaillé durant plusieurs mois dans une résidence pour person-



Après (un voyage au Rwanda) de Denis Gheerbrant. Mettre en relief notre humanité commune.

nes âgées (particulière en ce qu'elle accueille dans ses murs un jardin d'enfants), avant de pouvoir y filmer. On sent ici que la sensibilité à l'univers exploré vient essentiellement de la façon qu'a le cinéaste de partir du cœur même, de s'y glisser, pour tenter de *faire corps* avec lui. Et c'est bien de corps qu'il s'agit dans ce film : vieilliss, malades, fourbus, flétris, mais aussi parfois beaux encore, dont on s'approche pour partager l'humaine pérennité. Ces êtres qui, en vieillissant, portent tout le poids de leur condition physique, nous révèlent aussi d'infinies variations de cette vieillesse que chacun porte en soi, qui peut aussi avoir parfois sa part de légèreté. Les plaisirs qu'ils savent encore préserver aussi bien que leurs douleurs, le fait qu'ils soient les gardiens d'une mémoire secrète et unique, le mélange de détachement et d'attachement à la vie qu'ils manifestent ne nous sont soudainement plus aussi étrangers. Ainsi, n'est-ce pas un peu lui-même que le cinéaste filme à travers eux? Du coup, il ne s'agit plus pour lui de faire un film *sur* la vieillesse, une résidence, mais *avec* des gens âgés, permettant qu'*ensemble* quelque chose se construise. À cette condition seulement devient possible une rencontre véritable avec l'altérité par laquelle l'Autre, qu'il soit du bout du monde chez Gheerbrant ou de sa propre ville chez Fahrner, se déleste alors d'une part de son étrangeté pour nous apparaître soudainement plus intime et familier. Ce sont de tels documentaires que nous souhaiterions voir davantage sur nos écrans. 

1. Fort belle surprise que ce film ait remporté le Prix du public aux dernières RIDM.